



1974
N° 3

Spelunca

PROTÉGER LES CAVERNES

Protéger les cavernes, nos cavernes, est le problème qui ne peut plus laisser indifférent le véritable amateur de nature souterraine. Faut-il interdire l'accès des cavités et limiter ainsi l'exercice de la spéléologie ? Ou, au contraire, vaut-il mieux faire confiance aux spéléos et à leur sens des responsabilités, quitte à devoir éduquer sans relâche ceux qui ne sont pas encore conscients de la gravité de leurs actes sous terre ? La question n'est pas simple... sinon elle serait déjà résolue ! La solution de principe adoptée par la F.F.S. est celle de l'éducation afin de ménager autant que possible le libre accès aux cavernes. Mais on ne peut exclure les cas où la protection d'un site souterrain implique d'y poser une porte et des verrous. Telle est l'opinion de Norbert Casteret qui nous expose ci-dessous son point de vue, à travers les exemples célèbres qui ont jalonné sa carrière. Nous le remercions de bien vouloir nous faire part de son expérience et de compléter ainsi le dossier de la protection des cavernes.

Pierre MINVIELLE

IL FAUT QU'UNE GROTTÉ SOIT OUVERTE OU FERMÉE

par Norbert CASTERET

Sous ce titre, en apparence anodin, se cache un drame qui inquiète à juste titre tous les spéléologues.

Le vandalisme et la pollution ont apparu et règnent désormais sous terre avec une fréquence, une gravité et une ampleur désastreuses.

Notre dire ne sera pas de signaler, de décrire et de déplorer ici tout ce qui se passe et se commet actuellement dans cet ordre d'idées en France et ailleurs. Il conviendrait hélas d'y consacrer plusieurs volumes.

Nous nous limiterons à signaler et à commenter quelques cas typiques pris dans les environs immédiats de ce qui fut, durant une soixantaine d'années, notre district de prédilection ; chacun pouvant, hélas, en dire autant concernant sa propre région.

LA CIGALÈRE

C'est en Ariège qu'il devait m'être donné de découvrir et d'explorer la vaste grotte-torrent de la Cigalère.

De 1932 à 1939 je pus, en compagnie de ma femme, y progresser de trois kilomètres, en escaladant à la perche huit cascades. Cette exploration nous révéla un joyau souterrain d'une richesse incomparable : la plus belle caverne qu'il m'ait été donné de contempler au cours de ma longue carrière.

La profusion, la délicatesse et la richesse des cristaux (des fleurs de gypse en particulier), dépassaient, défiaient toute description ; au point que, redoutant le pillage d'un tel palais de fées, je demandai instamment à une société hydro-électrique qui avait un chantier de montagne très près de la Cigalère, de procéder à la protection de la caverne. Le danger était d'autant plus menaçant qu'il y avait là trois cents ouvriers — la plupart des mineurs — possédant des lanternes à acétylène et familiarisés avec les déambulations dans les kilomètres de tunnels qu'ils creusaient dans la montagne. On me permit de faire le nécessaire et, la guerre survenant,

je fus appelé vers d'autres horizons et d'autres aventures. Les travaux de captage des eaux du cirque du Lez ne furent pas interrompus, bien au contraire, l'exploitation de la houille blanche faisant partie des travaux de la Défense Nationale. Lorsque la guerre terminée, je vins renouer avec la Cigalère, je fus édifié, effondré. Alors que la main-d'œuvre foisonnait sur les lieux et que les matériaux (construction d'un barrage) ne manquaient certes pas, on s'était contenté d'édifier un mur de trois à quatre mètres de haut à l'entrée de la grotte, tandis que la voûte s'élève à six ou sept mètres ! Puis, on avait placé une porte en tôle, absolument superflue, et qui d'ailleurs resta toujours ouverte. Ladite porte aurait-elle été blindée comme celle d'un coffre-fort qu'il suffisait d'escalader la muraille, inexplicablement inachevée, pour pénétrer dans la caverne.

La visite que j'effectuai alors fut la plus amère et la plus désolante de ma vie de spéléologue. Je déambulai solitaire (ma compagne, ma collaboratrice de quinze années de campagnes souterraines était décédée en 1940). J'avançai dans les enfilades de couloirs et de salles, jadis vierges et éblouissantes, de ma « Cigalère », devenue méconnaissable, terne, souillée et veuve des bouquets étincelants que nous y avions admirés jadis. Tout avait disparu, tout avait été pillé, enlevé, rasé. Les planchers immaculés n'étaient plus que des pistes boueuses ; les parois autrefois somptueuses et fleuries étaient nues et criblées de noms espagnols (les ouvriers de l'exploitation voisine) ou allemands (les occupants). La Cigalère n'existait plus ; elle était rayée à jamais de la liste des plus belles du monde qu'elle avait été.

En 1955 (en ayant terminé avec la Pierre-Saint-Martin), je vins rejoindre l'équipe franco-belge qui poursuivait l'exploration de la Cigalère depuis 1953-54. A la tête de l'équipe de pointe je pus, avec trois coéquipiers, escalader 52 cascades de 5 à 22 mètres de haut et atteindre le terminus de la caverne. Partout des frisons de bois, des papiers, des débris de planches attestaient que la grotte avait été mise

en coupe réglée et que des caisses entières de stalactites, de cristaux, de fleurs de gypse avaient été expédiées, principalement à l'étranger comme je l'appris alors.

NIAUX

A quelque temps de là, j'eus l'occasion de revoir l'immense grotte de Niaux, la perle de l'Ariège, et de me recueillir devant les admirables bisons, chevaux, bouquetins et cerfs, découverts en 1906 par le Commandant Molard et ses fils. Je m'émerveillais de ce que le merveilleux temple souterrain n'avait été défendu des années durant que par une porte branlante, fermée par un léger cadenas.

MONTESPAN

La caverne de Montespan a — toutes proportions gardées — fait couler autant d'encre qu'il ne coule d'eau dans le ruisseau qui la traverse de bout en bout sur un parcours d'un kilomètre et demi.

Ce fut en 1922 que j'en effectuai la traversée solitaire complète (trois kilomètres aller et retour), avec l'obstacle de deux siphons que je franchis en apnée, les scaphandres autonomes n'existant pas encore à cette époque. C'est en 1923 que j'y revins avec mon jeune ami Henri Godin et que je découvris les statues en argile crue de l'ours sans tête, du lion mutilé et d'une dizaine de petits chevaux également en argile. Il y avait aussi des gravures murales représentant de nombreux animaux, ainsi que des empreintes préhistoriques de pieds nus sur le sol terreux. Ces empreintes et les petits chevaux modelés, ont, hélas, été piétinés par les visiteurs et ont disparu.

Dès 1923 je demandai au Dr Capitan, à l'abbé Breuil et au comte Bégouën de faire classer la caverne, et je pris l'initiative de faire sceller des barreaux dans l'étroite lucarne d'entrée. Hélas, trois jours plus tard le barreau mobile et cadencé fut scié, la grotte ouverte à tout venant et j'appris par la même occasion qu'aucune fermeture ne résistait aux visiteurs clandestins et aux iconoclastes qui pillent et détériorent tout sous terre.

Combien de cadenas, combien de grilles (y compris celle placée par les Beaux-Arts) ont été forcés à Montespan depuis ma première et ingénue fermeture de 1923 !

En 1974, soit 51 ans plus tard, l'actuelle clôture : une solide muraille et un robuste portail pourvu de deux serrures ne constituent pas un obstacle valable. Il y a là une lacune et tout un chacun peut pénétrer dans la grotte de Montespan. Miraculeusement il n'y a pas été commis de dégâts irréparables en dehors de la disparition des petits chevaux et des empreintes humaines ; encore que j'ai eu en main une photo montrant un garçon chevauchant l'ours : la plus vieille statue du monde... Précisons aussi qu'un jeune me confia un jour qu'il s'était fait fabriquer des fausses clefs qui lui permettaient de pénétrer dans la caverne et d'y organiser des visites nocturnes payantes !

ESPARROS

C'est en 1938 que je découvris, dans les Hautes-Pyrénées, un gouffre-grotte que je baptisais Esparros, du nom du village voisin. J'en effectuais l'exploration complète avec ma femme Elisabeth et mon ami et fidèle coéquipier Germain Gattet.

Depuis la Cigalère je n'avais plus rencontré une cavité aussi belle, aussi fantastiquement décorée.

Instruit, écœuré par la destruction complète, irrémédiable de la Cigalère et de maintes autres grottes, je décidai de protéger au maximum le gouffre d'Esparros. Je n'avais aucune velléité de louer ou d'acheter l'orifice de cette cavité, ni aucun projet de l'aménager et de l'exploiter. Mais pour la sauvegarder coûte que coûte, je pris l'initiative de sceller Esparros. A quelques centaines de mètres de l'orifice du puits d'entrée je jetai mon dévolu sur un boyau cylindrique, sorte de canon de roche où l'on ne peut se faufiler qu'en rampant laborieusement. C'est là que nous scellâmes un portillon métallique pratiquement inviolable et dûment cadencé. Un écriteau indiquant mon nom et mon adresse et conseillant de bien vouloir s'adresser à moi pour visiter l'étage inférieur, c'est-à-dire la merveille des merveilles, fut placé à l'entrée de la chatière. A ma vive surprise très peu de spéléologues m'écrivirent ; mais par contre combien de cadenas, cimentés ou non, furent forcés ou sciés, et que de traces de tentatives d'effraction et de descellement des gonds.

La guerre des cadenas ne faisait que commencer et dura plusieurs années, jusqu'au jour où le portillon fit place à une plaque blindée ne comportant ni cadenas, ni trou de serrure : une fermeture secrète, inviolable.

Avais-je le droit de fermer ainsi une cavité naturelle ne m'appartenant pas et privant ainsi des spéléologues de cette visite ? probablement pas, mais dans certains cas nécessité oblige, et la sauvegarde a été efficace. J'ai d'ailleurs, par la suite, fait visiter soixante-deux fois Esparros à des collègues et amis qui m'en avaient exprimé le désir, et un mien ami, détenteur du secret, battant largement mon record, a, pour sa part, procédé à 112 visites bénévoles et gratuites, l'amenant à servir de guide, à prêter son matériel et à le nettoyer après chaque séance. Nous ne révélerons pas ici son identité car les contingences de l'existence ne lui donnent plus le loisir de se libérer comme il l'a tant fait. D'ailleurs, actuellement, les pouvoirs publics ont, jusqu'à nouvel ordre, condamné le gouffre.

Sans ces mesures de protection Esparros serait depuis longtemps devenu un champ de ruines comme l'infortunée Cigalère. Je me félicite d'avoir réussi à conserver intacte, 36 ans durant, une des merveilles de la France souterraine. Le résultat désiré et obtenu a été atteint : le gouffre d'Esparros est demeuré sauf et a échappé à la pollution, au vandalisme et à la destruction.

Norbert CASTERET

Castel Mourlon - St-Gaudens, Haute-Garonne